1. L’Amour et la Haine

L’Amour fait bien évidemment partie de l’univers des passions raciniennes, on s’en doute. Si l’on se réfère à Hume, cette passion indirecte tient à la fois son intérêt et sa complexité du fait qu’elle nous mène hors de nous-même, vers un objet qui nous est totalement extérieur et auquel nous tentons de nous unir par une foule de sentiments et d’émotions connexes : admiration, désir, etc…

Les personnages raciniens sont traditionnellement de grands amoureux, et d’ailleurs cette passion est partie prenante de la portée tragique de ces œuvres (on peut songer à Phèdre, mais aussi à Titus et Bérénice). L’amour s’abat comme la foudre sur les héros raciniens, avec une immédiateté extrême. Le désir, dans ce cas, est bien présent, mais se couple souvent avec un phénomène d’admiration. Pour les femmes, ce sentiment va être associé à la figure du guerrier, du héros épique ou de l’homme de pouvoir.

Comme Hermione le dit à Cléone à la scène 1 de l’acte II, elle a ainsi immédiatement été irrémédiablement attirée par Pyrrhus :

« Et qui ne se serait comme moi déclarée

Sur la foi d’une amour si saintement jurée ?

Me voyait-il de l’œil qu’il me voit aujourd’hui ?

Tu t’en souviens encor, tout conspirait pour lui :

Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,

Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,

Les exploits de son père effacés par les siens,

Ses feux que je croyais plus ardents que les miens,

Mon cœur, toi-même enfin de sa gloire éblouie,

Avant qu’il me trahît, vous m’avez tous trahie. » 456-470

C’est la même chose pour Pyrrhus : son amour pour Andromaque s’avère immédiat et irrépressible. Ainsi, lorsqu’il s’adresse à Hermione à la scène 5 de l’acte IV, il ne peut s’empêcher de montrer à quel point sa volonté n’a eu aucune prise sur ses décisions :

« Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis :

Loin de les révoquer, je voulus y souscrire

Je vous vis arriver avec eux en Epire ;

Et quoique d’un autre œil l’éclat victorieux

Eût déjà prévenu le pouvoir de vos yeux,

Je ne m’arrêtai point à cette ardeur nouvelle :

Je voulus m’obstiner à vous être fidèle ;

Je vous reçus en reine ; et jusques à ce jour

J’ai cru que mes serments me tiendraient lieu d’amour.

Mais cet amour l’emporte ; et par un coup funeste

Andromaque m’arrache un cœur qu’elle déteste :

L’un par l’autre entraînés, nous courons à l’autel

Nous jurer malgré nous un amour immortel. » 1288-1300

Cet aveu d’impuissance renvoie bien évidemment à la thématique du destin qui broie les êtres et ne leur laisse aucun répit.

L’éclosion de la haine est tout aussi brutale ; elle peut couver quelque temps et apparaître soudainement sous les traits du « furor » dont nous avons déjà parlé, cette colère agressive et transgressive.

Nous avions déjà évoqué ce concept, que Hume corrobore dans sa « Dissertation sur les Passions » : la haine peut tout à fait être la conséquence d’un amour malheureux, d’un désir frustré, d’un serment matrimonial trahi.

Cette haine peut s’appliquer à celui qui nous a déçu ; ainsi Hermione est-elle déterminée à faire tuer Pyrrhus. Au contraire, elle peut adopter le mouvement contraire et s’appliquer à une forme d’auto-châtiment. On le voit avec le personnage d’Oreste qui souffre beaucoup et qui préfère retourner la violence contre lui-même plutôt que contre Hermione : « Mais non retirez-vous, laissez faire Hermione : / l’ingrate mieux que vous saura me déchirer ; / Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer » 1642-1644

L’aveu de ce même Oreste lors de la scène d’exposition matérialise d’ailleurs dans une formule frappante la possibilité de coexistence entre l’amour et la haine :

« Je sentis que la haine allait finir son cours

Ou plutôt je sentis que je l’aimais toujours. » 87-88

Andromaque, quant à elle, gardant jusqu’au bout la dignité de la foi en la patrie, songe jusqu’au bout au repos que la mort pourrait lui offrir :

« Et peut-être après tout en l’état où je suis

Sa mort avancera la fin de mes ennuis.

Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;

Mais enfin sur ses pas l’irai revoir son père. » 375-378

1. La joie et la peine

Pour René Descartes, la joie est « une agréable émotion de l’âme, en laquelle consiste la jouissance du bien que les impressions du cerveau lui représentent comme sien. »

La joie vient effectivement d’un sentiment de possession d’un objet que l’on convoite, et que l’on envisage désormais comme nôtre.

Ce sentiment est susceptible de nous exalter, et de nous représenter, parfois pour un court instant, la réalité autrement qu’elle n’est véritablement. Un exemple frappant nous est encore une fois donnée dans la pièce par Hermione : lorsqu’elle acquiert la conviction que Pyrrhus est revenu vers elle et va l’épouser, elle se laisse aller à son exaltation, semblant totalement oublier les hésitations passées d’un homme tourmenté par ses sulfureux sentiments envers Andromaque. On peut se référer à la fameuse scène 3 de l’acte III, dans laquelle on peut lire ce raccourci saisissant « S’il m’épouse, il m’aime ».

Pyrrhus, qui a un caractère comparable à celui d’Hermione, connaît le même triomphe de joie exalté lorsqu’il pense posséder la certitude de son union avec Andromaque ; ainsi Cléone rapporte à l’acte V :

« Il est au comble de ses vœux,

Le plus fier des mortels et le plus amoureux.

Je l’ai vu vers le temple, où son hymen s’apprête,

Mener en conquérant sa nouvelle conquête ;

Et d’un œil où brillaient sa joie et son espoir

S’enivrer en marchant du plaisir de la voir. » 1431-1436

Dans la pièce, on peut également se réjouir de la souffrance de notre ennemi ou de notre rival. Il s’agit ici d’une attitude compensatoire tout aussi éphémère que la précédente (ainsi la satisfaction qu’éprouve Oreste lorsqu’il apprend que Pyrrhus se détourne d’Hermione, mais qui n’est en aucun cas suffisante pour lui apporter un réel bonheur, car cette dernière de toute façon ne l’aime pas et ne l’aimera jamais.)

La peine, la tristesse, sont au contraire des situations de manque quasi existentiel.

Andromaque en est ici la principale représentante : elle a tout perdu, mais le souvenir très fort de son amour conjugal et de sa patrie lui inspire un sursaut final qui la sauve et la hisse au rang d’une femme forte qui reste maîtresse de son sort. Hector n’est plus, mais Astyanax est là, bien vivant. Et il s’agit de le sauver. Ce qu’elle s’emploiera magistralement à faire.

Oreste, nous l’avons déjà vu, n’a pas cette force. Il n’aura jamais les cartes en mains, car il lui manque la satisfaction d’un amour qui aurait pu être sa raison de vivre. Le champ lexical de la dépossession revient beaucoup dans ses paroles. De même que celui de l’aveuglement et de l’errance. Il ne lui reste plus qu’à accepter à la fin que le courroux divin s’abatte sur lui.

1. L’orgueil et l’humilité

Voici donc le second couple de passions indirectes définies par Hume, et que nous avons déjà évoquées. Comme notre philosophe le dit, ces deux passions ne sont pas cette fois uniquement tournées vers autrui, mais elles ont au contraire un lien très étroit avec la notion d’ego.

Ainsi l’orgueil est une forme de narcissisme exacerbé qui permet dans certaines situations de se croire invincible, au mépris de la réalité. Cette certitude de jouir d’une image prestigieuse et enviable permet même à Pyrrhus de croire, l’espace d’un instant, qu’il a vaincu sa passion pour Andromaque. « Dis plutôt qu’aujourd’hui commence ma victoire. / D’aujourd’hui seulement je jouis de ma gloire ; / et mon cœur aussi fier que tu l’as vu soumis, / Croit avoir en l’amour vaincu mille ennemis. » 633-636

L’orgueil peut également pousser à la violence, en cas de sentiment d’humiliation. Hermione ne supporte pas d’être délaissée par Pyrrhus, elle, la fille de Ménélas, Roi de Sparte, qui a toujours vécu dans la soumission de ses sujets. Elle n’admet pas de rencontrer de la résistance à ses vœux et à ses choix. Dans ce contexte, l’idée de rencontrer Oreste lui inspire une grande honte « Quelle honte pour moi, quel triomphe pour lui, / De voir mon infortune égaler son ennui ! / Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione ? / Elle me dédaignait, un autre l’abandonne. » 395-398

Au contraire, l’orgueil peut aider à surmonter les obstacles : Andromaque, quant à elle, conserve jusqu’au bout cette fierté troyenne qui fascine totalement Pyrrhus. Finalement elle renvoie bravement à ce dernier la seule image du guerrier fanatique et sanguinaire :

« Et quel époux encore ! Ah ! Souvenir cruel !

Sa mort seule a rendu votre père immortel :

Il doit au sang d’Hector tout l’éclat de ses armes ;

Et vous n’êtes tous deux connus que par mes larmes. » 359-362

L’humilité n’est cependant pas absente de l’esprit de ces protagonistes tous plus orgueilleux les uns que les autres :

Ainsi Hermione est-elle capable, malgré son ressentiment, de se montrer humble devant Pyrrhus. Elle n’hésite pas, avec une certaine dimension dépréciative envers elle-même, à lui avouer l’amour sans espoir qu’elle lui voue :

« J’ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes ;

Je t’ai cherché moi-même au fond de tes provinces ;

J’y suis encore malgré tes infidélités,

Et malgré tous mes Grecs honteux de tes bontés. » 1357-1360

Mais il faut évidemment souligner qu’Oreste est ici celui qui s’humilie le plus, qui souffre finalement le plus et qui a une piètre image de lui-même. Il ne peut s’illusionner sur rien. Ni sur l’amour d’Hermione, qui ne lui reviendra jamais, ni sur la force de sa volonté. Il le dit à plusieurs reprises dans la pièce, il a pleinement conscience d’être le jouet de son destin. Ce n’est qu’à la fin qu’il acquiert une certaine grandeur en assumant ses fautes devant les Dieux et en acceptant le châtiment : « Eh bien ! Je meurs content, et mon sort est rempli » 1620

A propos d’Oreste

Les Atrides

Oreste, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, était encore fort jeune lorsque son père, au retour de Troie, fut assassiné par Clytemnestre et par Égisthe, son complice. Électre, sa sœur, vint à bout de le soustraire à la fureur de ces meurtriers, en le faisant retirer chez son oncle Strophius, roi de Phocide, époux d'Anaxabie, sœur d'Agamemnon. Ce fut là qu'Oreste contracta avec son cousin Pylade, fils de ce prince, cette amitié qui les rendit inséparables.

Oreste, devenu grand, forma le dessein de venger la mort de son père, quitta la cour de Strophius avec Pylade, entra secrètement dans Mycènes, et se cacha chez Electre.

On convint d'abord de faire courir dans la ville le bruit de la mort d'Oreste. Égisthe et Clytemnestre en conçurent tant de joie, qu'ils se rendirent aussitôt dans le temple d'Apollon pour en rendre grâces aux dieux. Oreste y pénétra avec quelques soldats, dispersa les gardes, et tua, de sa main, sa mère et l'usurpateur.

Dès ce moment, les Furies ou Érinyes commencèrent à le tourmenter. Il alla d'abord à Athènes, où l'Aréopage l'acquitta ou, pour employer l'expression consacrée, l'expia de son crime. Les voix des juges s'étant trouvées égales de part et d'autres, Minerve elle-même donna la sienne en sa faveur. Ce prince, en reconnaissance de ce bienfait, fit élever un autel à cette déesse, sous le nom de Minerve Guerrière.

Non content de ce jugement, Oreste alla chez les Trézéniens, pour se soumettre à l'expiation, et il fut contraint de loger dans un lieu séparé, personne n'osant le recevoir. Enfin, touchés de ses malheurs, les habitants de Trézène l'expièrent. Longtemps on montra dans cette ville la pierre sur laquelle s'étaient assis les neuf juges qui procédèrent à cette expiation, on la nommait la Pierre Sacrée.

Oreste fut ensuite rétabli dans ses États par Démophoon, roi d'Athènes. Cependant les Furies vengeresses ne cessaient de le tourmenter. Afin de goûter quelque repos, il consulta l'oracle de Delphes, où il apprit que, pour être délivré des Furies, il devait aller en Tauride enlever la statue de Diane et Iphigénie sa sœur, que Diane elle-même avait subrepticement emportée dans cette contrée le jour de son sacrifice, et dont elle avait fait sa prêtresse.

Oreste s'y rendit avec Pylade ; mais, ayant été pris, il fut sur le point d'être immolé à la déesse, suivant la coutume du pays. Une loi barbare, édictée par le roi Thoas, prescrivait d'immoler à Diane tous les étrangers qui aborderaient sur ces côtes. La prêtresse offrit de renvoyer sain et sauf l'un des deux compagnons, un seul suffisant pour satisfaire à la loi : Pylade fut celui qu'elle voulut retenir. Ce fut alors qu'on vit ce généreux combat d'amitié qui a été si célébré par les anciens, et dans lequel Oreste et Pylade offraient leur vie l'un pour l'autre.

Sur ces entrefaites, Oreste est reconnu par sa sœur qui fait adroitement suspendre le sacrifice, en prétendant que les étrangers se sont rendus coupables d'un meurtre et qu'on ne peut les immoler qu'après une expiation. La cérémonie devant, se faire sur mer, on embarque la statue de Diane. Iphigénie, en qualité de prêtresse, monte à bord du navire, et s'éloigne de la Tauride avec son frère et Pylade. Certains auteurs racontent que, avant de s'éloigner, Oreste avait tué Thoas, roi du pays.

De retour à Mycènes, Oreste fit épouser Électre à Pylade. Il songea aussi à recouvrer Hermione, fille de son oncle Ménélas et d'Hélène, qui lui avait été promise, et que Pyrrhus, fils d'Achille et roi d'Épire, lui avait enlevée. Ayant appris que son rival était allé à Delphes, il ne manqua pas de s'y rendre avec Pylade, et causa par ses insinuations la mort de ce prince, que massacrèrent les Delphiens. Oreste épousa ensuite Hermione et vécut depuis assez paisiblement dans ses États ; mais, ayant un jour passé en Arcadie, il y fut mordu par un serpent et y mourut. Il était alors dans un âge très avancé, et avait joint au royaume de Mycènes celui de Sparte après la mort de Ménélas.

Suivant une autre légende, Oreste épousa aussi Érigone, fille d'Égisthe et de Clytemnestre, et en eut un fils nommé Penthile qui succéda à son père sur le trône de Mycènes. Quant à Érigone, après la mort de son mari, elle se fit prêtresse et se consacra au culte de Diane.

Source : www.dicoperso.com